

Quelques cas de la représentation des femmes autour de Jean-Paul

Sartre dans les *Mémoires* de Simone de Beauvoir

— la narration autobiographique et les éléments factuels —

Yasue IKAZAKI

Introduction

Simone de Beauvoir déclare dans la préface de *La Force de l'âge* : «J'ai consenti, dans ce livre, à des omissions : jamais à des mensonges» (FA, p. 13). Egalement dans *La Force des choses* : «Mais je répète que jamais je n'ai délibérément triché» (FC, p. 10). C'est probablement grâce à ces contrats de lecture proposés par l'autobiographe que son espace autobiographique a une apparence de recherche sincère du soi à travers l'écriture. En réalité, on a parfois l'impression que de nombreuses publications posthumes, telles que la correspondance ou le journal qui témoignent des épisodes importants omis dans le livre, changent totalement la lecture des *Mémoires*. A quelques dizaines d'années de la parution des *Mémoires*, cette narration de "tout va bien" est parfois confirmée mais aussi parfois mise en doute par de nombreux témoignages. De même, les témoignages de Beauvoir elle-même, confiés à ses biographes, révèlent aussi l'existence des coulisses qui se cachent derrière son espace autobiographique. Désormais, nous sommes obligés de penser que la narration des *Mémoires* a subit une autocensure rigoureuse exercée par l'auteur.

La narration de l'autobiographie, narration "officielle", propose, par exemple, l'image du couple Sartre-Beauvoir et celle de la "famille" solidaire que leurs camarades forment autour d'eux. Au début de *La Force de l'âge*, les deux jeunes protagonistes signent le bail de deux ans, en déclarant distinguer l'"amour nécessaire", qui est le leur, des "amours contingentes" : la célèbre image idyllique qui contribue au mythe du couple libre. Désormais, en se servant de la narration à la première personne plurielle "nous", la narratrice relate leur vie et leurs activités intellectuelles : ses *Mémoires* constituent aussi une biographie de Sartre.

Or, cette narration officielle contrôle la diffusion des images du couple, souvent avec des omissions. Simone de Beauvoir passe outre la plupart de ses rapports "contingents" avec les hommes et avec ses anciennes élèves dans son autobiographie. La même loi du silence régit la représentation des liaisons "contingentes" de Sartre avec les femmes : peu de femmes

sont officiellement reconnues en tant que maîtresses de Sartre dans le livre. En effet, le lecteur des *Mémoires* a l'impression que *La Cérémonie des adieux*, dernier espace autobiographique dont Sartre est le héros, révèle tout d'un coup sa famille polygame, en étalant le nom des femmes qui sont restées auprès de lui : Arlette Elkaïm-Sartre, Liliane Siegel, Wanda Kosakiewicz, Michelle Vian, Hélène Lassithiotakis (Mélina). Certes, la narratrice n'est pas forcément obligée de relater de nombreuses relations amoureuses de son compagnon. Mais, certaines femmes autour de lui devaient faire naître des sentiments non négligeables chez elle ; elles lui ont même inspiré des personnages de ses romans.

En 1951, Raymond Queneau note dans son journal :

Quelques confidences (si confidences il peut y avoir de sa part) de S[imone] de B[eauvoir] à Janine. Elle lui demandait : laid comme il est, comment peut-il avoir des femmes? «Il les a au baratin», répondit S[imone] de B[eauvoir]. Une autre fois, elle lui demandait l'importance que ça avait, ces histoires ; S[imone] de B[eauvoir] : «Pour lui, comme de fumer une cigarette.» Ou (c'[est]-à-d[ire]) : «je lui permets ça, comme de fumer une cigarette.»¹⁾

Confidences fiables ou non? Il semblerait que de «permettre comme de fumer une cigarette» ces histoires, se révèle parfois vrai, parfois faux.

Regardons, à travers cinq cas concrets, la façon de représenter les femmes autour de Sartre dans les *Mémoires* de Simone de Beauvoir. La confrontation avec les éléments factuels pourrait suggérer quelques caractéristiques de la narration autobiographique. Analyser la mise en scène de chaque personnage nous apprendra ce qui se passe lorsque l'autobiographe transmet une vérité factuelle, tout en la résumant et en en omettant quelques éléments biographiques dans son espace autobiographique.

1. Marie Ville (Marie Girard, la femme lunaire) : un bel exemplaire d'une des "amours contingentes" de Sartre

Pendant les études à Berlin entre 1933-1934, Sartre rencontre Marie Ville (Marie Girard), femme d'un des pensionnaires de l'institut français. C'est une première intervention de l'"amour contingent" depuis le bail de l'"amour nécessaire" signé en 1929. L'héroïne de *La Force de l'âge* se déplace à Berlin au mois de février en 1934, et elle voit la maîtresse de son

compagnon. Le je-narrant consacre une ou deux pages pour sa description : ses pensées fumeuses, son sourire lent et sa grâce. Après cette présentation de Marie Girard, il déclare :

Je la rencontrai; elle me plut et je n'éprouvai à son égard aucune jalousie. C'était pourtant la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'une femme comptait pour Sartre et la jalousie n'est pas un sentiment que je mésestime ni dont je sois incapable. Mais cette histoire ne me prenait pas à l'improviste, elle ne dérangeait pas l'idée que je me faisais de notre vie puisque, dès le départ, Sartre m'avait prévenue qu'il aurait des aventures. J'avais accepté le principe et j'acceptais le fait, sans difficulté; je savais à quel point Sartre était buté dans le projet qui gouvernait toute son existence : connaître le monde et l'exprimer; j'avais la certitude d'y être si étroitement associée qu'aucun épisode de sa vie ne pouvait me frustrer. (*FA*, p. 212)

Malgré cette déclaration de l'absence de jalousie, Annie Cohen-Solal, une des biographes de Sartre, suggère le fait qu'après le passage de Beauvoir à Berlin, Sartre renonce à son projet de la prolongation du séjour en Allemagne.²⁾ Hypothèse très probable, vu que Beauvoir, qui était jeune professeur de lycée à Rouen, se rend à Berlin au mois de février dans des conditions difficiles : elle extorque à un médecin un certificat pour prendre congé, en exploitant l'histoire des troubles mentaux de Louise Perron, sa collègue.

Cependant, après avoir vu Marie Ville, qui est nettement inférieure à elle au niveau de l'intelligence, Beauvoir a dû bien maîtriser son inquiétude. De plus, l'attachement de Sartre pour Marie Ville était relativement mou : il s'amuse à jouer avec le feu, «surtout émoussillé à l'idée de cocufier son mari.»³⁾ En tout cas, il manque les lettres de Beauvoir et de Sartre des années 1933-1934, qui pourraient éclairer la situation.⁴⁾

Quelques années plus tard, Beauvoir revoit Marie Ville qui, rentrée à Paris, traîne à Montparnasse. Après la mobilisation de Sartre, elle noue une amitié assez bizarre avec cette femme qu'elle appelle "la femme lunaire" dans son journal et ses lettres à Sartre.

Nous nous faisons de grandes déclarations d'amitié, la lunaire et moi, elle me dit qu'elle a tant d'amitié pour moi depuis Berlin et en un sens «contre quelqu'un»; contre Sartre. Elle dit qu'elle a été violemment emmerdée à cause de lui, sans vouloir trop préciser; elle lui garde une grosse rancune. (*JG*, p. 91)

Surtout, les histoires que la femme lunaire raconte sur elle-même et sur les gens de Montparnasse, «histoires de cul naturellement» (*JG*, p. 87), amusent beaucoup Beauvoir, et celle-ci les marque dans son journal et les relate à Sartre dans ses lettres.⁵⁾

Ce qui est curieux, c'est que l'autobiographe n'a pas pris la peine de présenter cette amitié entre la femme lunaire et elle-même dans ses *Mémoires*. D'une part, trop d'obscénité et le caractère confidentiel de ce que raconte la femme lunaire (l'infanticide, l'inceste, etc.) s'insèrent mal dans la narration de son autobiographie. La preuve en est que l'autobiographe représente cette femme sous le nom d'emprunt "Marie Girard" sans utiliser ni son vrai nom ni son surnom "femme lunaire". Le journal des 12 et 13 octobre que le je-narrateur cite dans *La Force de l'âge* fait entrevoir les histoires de Marie Girard et les mœurs des gens de Montparnasse au lecteur. En effet, la confrontation de ces pages avec le *Journal de guerre* des mêmes dates montre que l'autobiographe a effectué la censure, en passant outre et en estompant des expressions. D'autre part, Beauvoir semble faire peu de cas de son amitié avec Marie Ville, «pas très jolie, pas très intelligente» (*CA*, p. 423), ayant «un côté un peu perdu» (*CA*, p. 423). Les remarques de la femme lunaire ne lui plaisent guère : «mais elle répète toujours la même chose, que Sartre m'opprime, etc. et c'est peu amusant» (*JG*, p. 191).

Néanmoins, la féminité qu'incarnent la femme lunaire, Youki Desnos et les autres femmes de Montparnasse donne matière à réflexion à Simone de Beauvoir ; celle-ci la rapproche avec la sienne : «Je me sens tellement peu femme, tellement peu sexuée, je ne suis absolument pas dans le coup» (*JG*, p.90). Beauvoir rapporte cette remarque à Sartre aussi⁶⁾ et celui-ci lui répond d'ailleurs : «Vos rapports avec la femme lunaire m'amuse fort. C'est une drôle de personne toute décousue avec des coins de bourgeoisie sordide et des coins de passionné» (*LC I*, p. 357). Au lecteur de *La Force de l'âge*, elle ne livre pas cette réflexion sur la féminité que la soirée avec la femme lunaire et les autres lui a inspirée : le je-narrateur omet cette partie du journal cité dans le livre. Si bien que l'on voit que l'autobiographe n'a pas l'intention d'approfondir le portrait de Marie Ville à travers l'analyse de sa féminité et de sa personnalité.

Représenter Marie Ville (Marie Girard) dans les *Mémoires* signifie donc uniquement présenter une des "amours contingentes" de Sartre : la narration de *La Force de l'âge* montre au lecteur que cet "amour contingent" n'ébranle pas du tout la compréhension mutuelle des amants de l'"amour nécessaire". Marie Ville est la première femme officiellement reconnue dans les *Mémoires* en tant que maîtresse de Sartre. La description de cette aventure

exemplaire rend le portrait de Marie Girard peu creusé : son portrait est superficiellement élogieux sur sa féminité mais sans y ajouter trop de complexité.

2. Colette Gibert (Cécilia Bertin, Martine Bourdin) : une censure totale

L'"amour contingent" de Sartre avec Colette Gibert (appelée Cécilia Bertin dans *La Force de l'âge*, Martine Bourdin dans les lettres) est, comme de nombreux cas, supprimé dans la narration des *Mémoires*. Quelques lignes présentent seulement le personnage de Cécilia Bertin en tant qu'élève de Charles Dullin.

Je fis la connaissance de Cécilia Bertin, qui tout en se destinant au théâtre préparait une licence de philosophie. Les yeux brillants, les pommettes saillantes, la peau sombre, elle se drapait dans des châles de couleur vive qui lui donnaient des airs de tzigane : elle avait du charme, mais manquait de naturel. (FA, p. 397)

Ensuite, le journal du 8 décembre 1939, que le je-narrateur retranscrit dans *La Force de l'âge*, en combinant en réalité le journal du 13 novembre et celui du 8 décembre, révèle le délire amoureux de Cécilia Bertin pour Louis Jovet, délire qui fait penser à l'amour malheureux de Louise Perron. Bien entendu, le je-narrateur saute la partie concernant les rapports entre Sartre et ce personnage.⁷⁾ Ainsi, le personnage de Cécilia Bertin ne joue aucun rôle important dans les *Mémoires* de Simone de Beauvoir sauf que son délire y offre un petit épisode.

Or, les deux pseudonymes donnés par Beauvoir nous intriguent un peu : le nom Bertin fait penser d'abord à "Berthe aux grands pieds (personnage débonnaire pourtant)" ou à une "berthe" à l'ancien sens, récipient métallique pour transporter le lait, et le nom Bourdin forcément un "boudin", fille petite et grosse.⁸⁾ S'agit-il de l'allusion au physique de Colette Gibert, ou d'une sorte de mépris parisien pour cette fille «provençale comme le diable» (LC I, p. 188)? Colette Gibert, courtisée à la fois par Jean Wahl et Maurice Merleau-Ponty, est finalement séduite par Sartre en 1938. Celui-ci relate à Simone de Beauvoir ses ébats sexuels avec elle en détail, réjouit de sa conquête d'une brune : «Sauf coucher avec elle j'ai *tout* fait» (LC I, p. 188). Beauvoir salue ces lettres du mois de juillet 1938, foisonnantes d'obscénités, tout en appréciant ce qu'elle appelle «cette histoire élégante» (LS I, p. 54). A la fin du même mois, elle lui écrit, elle aussi, en détail le commencement de son aventure avec Jacques-Laurent Bost.⁹⁾ Jusqu'ici, elle garde toujours son sang-froid, en jouant le rôle de partenaire dans le jeu à la "liaisons dangereuses".¹⁰⁾

Après que Sartre entame la relation avec Wanda Kosakiewicz, Colette Gibert révèle leur histoire à Mouloudji, ami de celle-là. Une sorte de crise éclate:¹¹⁾ Mouloudji est écœuré, Wanda et sa sœur Olga sont furieuses, mais Beauvoir reste toujours solidaire de Sartre et inquiète de ce qui va se passer. «Kos.[=Olga Kosakiewicz] me parle comme si elle ne me croyait vraiment plus de solidarité avec Sartre. [...] je pense qu'il va être emmerdé à cause de Wanda et ça m'emmerde» (*JG*, p. 292). En effet, les lettres de Sartre du mois de février 1940 sont pleines de réflexions sur le caractère de son aventure avec Colette Gibert : «je m'amuse à faire mâle» (*LC II*, p. 88), «je juge mes rapports avec Martine Bourdin ignobles» (*LC II*, p. 93), «Je me suis aveuglé volontairement», (*LC II*, p. 93) etc. A ces lettres dans lesquelles il manifeste du remords, Beauvoir, témoin privilégié, répond à la manière d'une mère affectueuse : «Mon cher, cher petit être aimé, j'ai reçu une douce lettre de vous aujourd'hui et j'ai eu un peu de tristesse de penser à la lettre sévère que je vous ai écrite hier et à celle de Védrine que j'ai mise à la poste avec elle. Je vous aime tant et tous ces blâmes accumulés sur votre tête ont dû vous être désagréables» (*LS II*, p. 92).

De ce fait, Beauvoir semble être pleine de compréhension à l'égard de cet "amour contingent" de Sartre, purement physique. Comme Sartre félicite et encourage sa compagne d'avoir des aventures, elle lui permet aussi de jouer avec le feu. On dirait que le besoin de connaître des "amours contingentes", nécessité que le jeune Sartre a affirmée en 1929, signifie aussi de savoir tirer avantage des histoires libertines. Ici, comme elle a dit à Janine Queneau, Beauvoir les permet à Sartre «comme de fumer une cigarette», de plus, elle l'aide même à en balayer les cendres, soutenant son compagnon dans la crise que Colette Gibert a provoquée. En tout cas, une sorte de hiérarchisation fonctionne vis-à-vis de Colette Gibert, femme que peu de personnes respectent, comme le montre bien l'expression suivante : «il fallait un peu plus d'égards, cette fille n'est pas une Gibert» (*LS II*, p. 92).

Regardons alors «une Gibert» dans le roman *L'Invitée* et examinons comment la romancière la traite. Comme le je-narrant présente les airs de tzigane de Cécilia Bertin (Colette Gibert) dans *La Force de l'âge*, le personnage de Canzetti, comédienne elle aussi, a la physionomie bohémienne et Pierre Labrousse entretient des rapports avec elle. Le regard de Françoise, très sûre d'elle, la trouve charmante. Chose curieuse, ce sont toujours d'autres personnages qui dévalorisent la comédienne. Xavière déclare son impression sur Canzetti :

— Elle est plaisante, n'est-ce pas? dit Françoise.

— Oui, dit Xavière ; elle ajouta avec vivacité : j'ai horreur de ce genre de visage et puis je trouve qu'elle a l'air sale.

Françoise se mit à rire.

— Alors vous ne la trouvez pas plaisante du tout.

Xavière fronça les sourcils et fit une affreuse grimace.

— Je me ferais arracher un à un tous les ongles plutôt que de parler à quelqu'un comme elle vous parle ; une limande est moins plate. (*I*, p. 53)

De même, Pierre Labrousse dit en comparant Xavière et Canzetti : «Ce n'est pas une Canzetti, on ne peut pas attendre d'elle une aventure» (*I*, p. 81). Enfin, Gerbert dit d'un ton tranchant à Françoise avant qu'ils entament une aventure : «J'aurais horreur d'être dans votre vie ce que des Canzetti sont pour Labrousse» (*I*, p. 459).

La romancière met donc en valeur l'idylle entre Françoise et Gerbert en accentuant le contraste avec la liaison libertine entre Labrousse et Canzetti. En tout cas, le roman montre, en apparence, l'indifférence de Françoise à Canzetti, indifférence basée sur la supériorité qu'elle ressent vis-à-vis de la comédienne, mais le reproche de la liaison physique se manifeste également à travers les paroles des autres personnages. Ne peut-on pas lire ici une sorte de condamnation indirecte contre l'affaire Sartre-Colette Gibert?

Si la narration des *Mémoires* n'accepte pas de transcrire l'aventure "contingente" de Sartre avec Colette Gibert, c'est d'abord à cause de son caractère obscène : il s'agit d'un des cas censurés par la narratrice. En même temps, il est hors de question d'entraîner un scandale contre son compagnon, en révélant son échec du passé. Ici aussi, le roman a plus de marge que l'autobiographie : il semble trahir le sentiment de désapprobation de l'auteur contre ce genre d'aventures.¹²⁾

3. Wanda Kosakiewicz (Marie Ollivier, Tania Zazoulitch) : suppression en raison de l'esthétique du récit

Wanda Kosakiewicz est une des maîtresses qui est finalement restée toute la vie auprès de Sartre. Le je-narrateur ne la mentionne presque pas. De plus, dans *La Force des choses*, il utilise exclusivement son nom de théâtre "Marie Ollivier" pour indiquer la distribution des rôles dans plusieurs pièces de théâtre de Sartre. Cependant, en réalité, Wanda fait partie des membres de la "famille". «Nous fréquentions presque exclusivement le petit groupe que nous appelions "la famille" : Olga, Wanda, Bost, Lise. Ils avaient entre eux et

avec chacun de nous des rapports nuancés, dont nous étions tous soucieux de respecter la singularité» (FA, p. 578). On se demande pourquoi le je-narrant a supprimé les "rapports nuancés" entre Wanda et le je-narré dans la narration.

Sartre a connu la petite sœur d'Olga en 1937 et ils sont devenus amants en 1938. Il semble que cette liaison ne menace pas, bien entendu, celle de l'"amour nécessaire". Beauvoir répète dans ses lettres à Sartre qu'«on ne fait qu'un» et lui demande : «Parlez-moi longuement des lettres de Wanda; maintenant qu'elle est là, ça m'amuse» (LS I, p. 224). En tant que partenaire et témoin privilégié de Sartre, elle est au courant de toutes les situations sur son idylle avec Wanda. Beauvoir reste calme vis-à-vis de cette jeune fille, en se sentant supérieure à elle : «Wanda ne me gêne pas parce que dans sa petite conscience vous êtes un si drôle d'être, si différent de celui que j'aime [...]» (LS I, p. 226). Sartre lui manifeste, lui aussi, par exemple en 1940, suite à la crise provoquée par Colette Gibert, une idée de hiérarchisation : «Autrement dit j'ai compris que j'étais décidé 1° à sacrifier T. au premier signe de vous — 2° à sacrifier tout le reste à T.» (LC II, p. 107).¹³⁾

Pourtant, Wanda, elle, n'accepte pas forcément le rôle d'être la troisième personne face au couple de l'"amour nécessaire". Ses réactions, très naturelles chez elle, sont la jalousie et l'agressivité contre Beauvoir.¹⁴⁾ Si bien qu'elles s'évitent. De ce fait, on peut supposer que l'agressivité de Wanda a rendu sa représentation difficile pour le je-narrant dans les *Mémoires* : la narration évite de mentionner les femmes autour de Sartre, notamment les femmes avec qui le je-narrant s'entend mal.

Néanmoins, ce silence sur Wanda peut être interprété de différents points de vue. L'"amour contingent" de Sartre avec Wanda prend une tournure imprévue en mai 1940 : Sartre pense à épouser Wanda, malade et affolée. Voici sa lettre du 12 mai adressée au Castor :

Mon petit j'étais très énervé, hier : j'ai reçu une lettre totalement affolée de Tania qu'on va radiographier. [...] Cette fois, j'en ai assez de la laisser tomber chaque fois qu'elle a besoin de moi avec de bonnes paroles. Je viens de lui écrire que si elle veut et si les délais ne sont pas trop longs, j'étais prêt à l'épouser pour avoir trois jours de permissions. Je pense que ça ne vous sera pas agréable; bien que ce soit purement symbolique, ça fait «engagé jusqu'au cou». (LC II, pp. 219-220)

Ensuite, il écrit à Wanda le 17 mai que les permissions de mariage sont supprimées. Wanda n'a pas reçu cette lettre que Simone de Beauvoir a lue (par erreur?).¹⁵⁾ Sartre écrit au Castor le 25 mai :

Je regrette un peu qu'elle n'ait pas reçu cette lettre que j'ai eu la sottise d'envoyer rue Vavin, parce que je lui expliquais qu'il était impossible de se marier et il va falloir que je trouve un biais pour le lui réexpliquer. Mais vous ne pouviez pas faire autrement. Elle aurait été folle si elle avait pensé que vous aviez lu sa lettre et ça me serait tombé sur le dos. (*LC II*, p. 246)

Or, nous ne trouvons aucune trace des opinions de Simone de Beauvoir autour de ce projet de mariage inopiné : ses lettres à Sartre entre le 24 mars et le 10 juillet sont perdues et son *Journal de guerre* non plus ne couvre pas cette période, en ayant une lacune entre février et juin 1940. Evidemment, le je-narrant n'en évoque rien dans son autobiographie. Tout cela nous fait imaginer l'existence de la période que Simone de Beauvoir ne veut reproduire nulle part, et celle du sentiment refoulé, d'où vient peut-être la suppression de Wanda Kosakiewicz dans la narration des *Mémoires*.

Passons à un autre point de vue : la nature de cet "amour contingent" de Sartre. Citons d'abord le témoignage d'Hélène de Beauvoir : «Sa passion pour Olga ayant été malheureuse, il la reporta sur sa sœur Wanda, laquelle vivait de la même spectaculaire manière.»¹⁶⁾ En effet, parfois, il ne semble pas que Sartre distingue les deux sœurs Kosakiewicz, ne leur accordant pas une description individuelle.

Orgueil désespéré des Kosakiewicz, qui le placent en leur corps, en leur charme, en leur grâce, objets flétrissable et comparables. Humilité des Kosakiewicz devant leurs fautes, parce qu'elles assument leur Moi.¹⁷⁾

Par ailleurs, Beauvoir reconnaît aussi la même féminité chez les deux Kosakiewicz.

Mais j'imagine les Kos.[=Kosakiewicz] avec cette conscience qu'elles ont de leur corps et de leur féminité, comme elles doivent se sentir «compromises» par toutes ces femmes — ça existe pour elle, et pourtant ça les écœure, d'où le caractère agressif de leur mépris : elles se sentent menacées malgré tout. (*JG*, pp. 90-91)

Par conséquent, ce que symbolise Olga Kosakievicz qui a tant inspiré les deux écrivains dans la création des personnages de Xavière de *L'Invitée* et d'Ivich des *Chemins de la liberté*, c'est-à-dire la paresse, le caprice, l'orgueil, mais aussi une formidable incarnation de la jeunesse, Wanda Kosakievicz les incarne aussi à sa manière. Notamment, pour la création du personnage de Xavière, Beauvoir témoigne de la contribution de Wanda : «les aspects les plus déplaisants de Xavière venaient de ma relation difficile avec Wanda.»¹⁸⁾ Wanda est pour Simone de Beauvoir une autre Olga, "Olga négative".

Le rôle officiel de la Muse étant déjà attribué à Olga Kosakievicz, il est intéressant de voir que la narration autobiographique de Beauvoir est indifférente à Wanda Kosakievicz, comme si elle n'avait pas besoin de la deuxième Muse. Ce refus de la répétition s'applique aussi à la représentation de nombreuses liaisons féminines de Sartre. Sa conquête de Wanda ne vaut pas, en tant qu'anecdote, sa passion folle pour Olga ni la relation compliquée de la tentative du trio. Il semble que dans l'autobiographie de Simone de Beauvoir, la sélection des femmes autour de Sartre s'opère pour qu'elles soient représentées ou non en tant que personnages.

4. "M." (Dolorès Vanetti) : élément menaçant pour la narration

En parlant des rapports de Sartre avec les femmes dans les Entretiens de 1974, Simone de Beauvoir s'exprime au sujet de Dolorès Vanetti : «Vous avez énormément tenu à elle, c'est la seule qui m'ait fait peur d'ailleurs. Elle m'a fait peur parce qu'elle était hostile» (CA, p. 434). Malgré cette hostilité, l'autobiographe n'a pas choisi cette fois le silence comme dans le cas de Wanda Kosakievicz qui était, également, agressive contre elle et qu'elle a supprimée dans son livre.

Pourtant, la représentation de Dolorès Vanetti est fort caractéristique : elle est appelée "M." dans *La Force des choses*. Evidemment, parmi les pseudonymes attribués aux femmes autour de Sartre dans les *Mémoires*, c'est le cas unique. Soit qu'elle donne l'atmosphère kafkaïenne, soit qu'elle fasse penser au film sinistre de Fritz Lang : *M. le maudit*, film que Beauvoir mentionne d'ailleurs dans *La Force de l'âge*,¹⁹⁾ cette initiale "M." ne promet pas un heureux présage. Ainsi, gardant cet anonymat, le je-narrateur présente ce personnage sans aucune information concrète : «une jeune femme, à demi séparée de son mari et, en dépit d'une situation brillante, médiocrement satisfaite de sa vie» (FC I, p. 78). La rencontre du je-narré avec M. est évoquée seulement en quelques lignes : «A New York, je rencontrai M. Elle

allait partir pour Paris où elle restait jusqu'à mon retour. Elle était aussi charmante que le disait Sartre et elle avait le plus joli sourire du monde» (*FC I*, pp. 173-174). Le lecteur ne connaît donc que le «joli sourire» sur M., sourire qu'elle laisse par ailleurs dans le flou.

Simone de Beauvoir exprime son sentiment à sa biographe Deirdre Bair : «Cela n'a plus grande importance, mais à l'époque où j'écrivais [*La Force des choses*] je ne souhaitais pas que les gens aient vent de quoi que ce soit à son sujet, et je l'ai appelée "M".»²⁰ Si bien que l'attitude fuyante du je-narrant vis-à-vis de la représentation de Dolorès Vanetti, même lors de la rédaction, c'est-à-dire dix ans après l'engouement de Sartre pour celle-ci, dépouille ce personnage de tout ce qui est concret : le nom, l'âge, la nationalité, la personnalité, le physique, etc. Dolorès Vanetti, une des maîtresses de Sartre pendant les années 1945-1950, est réduite à un agent appelé "M.", l'agent qui secoue vivement le fameux bail de l'"amour nécessaire" et de ceux "contingents", sans en tenir compte, emportée par sa passion.²¹ Le je-narrant ne pouvait pas s'abstenir de mentionner cette liaison malgré tout, parce qu'elle est cruciale par rapport aux autres "amours contingentes" de Sartre.

Ainsi, d'un ton égal, le je-narrant transcrit sa réflexion sur sa propre relation avec Sartre, troublé pourtant profondément par l'existence de l'agent en tiers "M."

A son retour d'Amérique, Sartre me parla beaucoup de M. [...] je me demandais soudain s'il ne tenait pas à M. plus qu'à moi ; je n'avais plus d'optimisme chevillé au cœur : tout pouvait m'arriver. Dans une union qui dure depuis plus de quinze ans, quelle part revient à l'habitude? Quelles concessions implique-t-elle? Je savais ma réponse : pas celle de Sartre. (*FC I*, pp. 100-101)

Ce ton raisonnable et succinct trahit pourtant l'émotion : le passage autour de "M.", personnage réduit en anonyme et aplati on ne peut mieux, constitue paradoxalement une des parties les plus personnelles des *Mémoires*. En effet, juste après que le je-narré pose une question à Sartre : «Franchement, à qui tenez-vous le plus : à M. ou à moi?» (*FC I*, p. 101), le je-narrant insère le journal de mai 1946, journal qu'il tient en général lors de grands événements. Ensuite, après que Sartre accompagne M. au Havre, également, le je-narré se demande avec terreur s'ils sont devenus deux étrangers et il fait des cauchemars. Le je-narrant cite sa tentative de conjurer ces crises par l'écriture dans la narration (*FC I*, p. 188). Raconter l'histoire de Sartre avec M. accompagne donc une sorte d'irrégularité, de rupture narrative :

l'intervention du journal et de la transcription de la crise, irrégularité due à une grande émotion.

Par conséquent, en installant difficilement l'histoire de Dolorès Vanetti dans son récit, la narration reconnaît ici officiellement la faille éventuelle de la confiance mutuelle entre le couple Sartre-Beauvoir, et indirectement l'existence de la jalousie, de la rivalité et de l'obsession chez le je-narré face à la passion de cette femme.

5. Léna Zonina : nouveau stade des rapports avec les jeunes femmes

Dans les entretiens en 1974, Beauvoir remarque les rapports de Jean-Paul Sartre avec les interprètes-guides dans leurs voyages : «presque dans chaque voyage qu'on a fait, ou que vous avez fait, il y a eu une femme qui s'est trouvée être pour vous l'incarnation du pays» (CA, p. 430). Ainsi, il y a M. en Amérique, Christina T. au Brésil, et Léna Zonina en Union soviétique. En général, Beauvoir noue une amitié avec les interprètes de chaque pays et elle présente leur notice biographique au début du récit de voyage de chaque pays. Pour Christina T. et Léna Zonina aussi, interprètes avec qui Sartre a eu une histoire, elle les présente avec sympathie et politesse, en y consacrant des pages.

Surtout, pour leur interprète russe, «une belle femme brune, d'une quarantaine d'années, d'une culture et d'une intelligence exceptionnelles» (TCF, p. 389), elle déclare une amitié très intime au début de son reportage en Russie:

Surtout il y avait entre nous ce lien mal définissable, une entente : une manière de se comprendre au quart de mot, de porter spontanément les mêmes jugements sur les choses et les gens, d'être sensible aux mêmes nuances, de rire ou de sourire au même instant. (TCF, p. 392)

Et, la façon sympathique dont la narratrice relate le résumé de la vie de Léna Zonina semble liée avec sa passion pour l'Union soviétique. Jusqu'à 1967, Sartre éprouve une passion pour cette femme qui incarne ce pays et lui dédie ses *Mots*.

Comment Beauvoir acceptait-elle au fond Léna Zonina, beaucoup plus jeune qu'elle? Il semble que Beauvoir a reporté ce qu'elle ressent pour cette personne russe sur le personnage de Macha dans *Malentendu à Moscou*, nouvelle inédite. Macha, elle aussi, est quadragénaire, «mince, élégante» (MM, p. 138). Aux yeux d'André, elle a le prestige parce qu'elle a choisi l'U.R.S.S. et qu'elle l'incarne. Nous ne prétendons pas que les personnages de Nicole et

d'André soient immédiatement Beauvoir et Sartre, mais le fait que Macha, tiers entre le couple, soit la fille d'André nous donne matière à réflexion : le changement des rapports de Beauvoir avec les maîtresses de Sartre, et surtout l'absence de la rivalité et de la jalousie contre Léna Zonina.

Or, Nicole, héroïne âgée de soixante ans, sent plutôt un fossé des générations vis-à-vis de Macha, moins âgée de vingt ans, tout en éprouvant une amitié à l'égard de cette femme «pleine d'expérience et d'autorité, aussi mûre que Nicole» (MM, p. 155). En réalité, elle sent si vivement l'âge à cause de la présence de Macha, c'est-à-dire, de ses gestes, de ses paroles : Macha sourit dans la glace ; elle s'imagine que vieillir c'est s'enrichir ; elle dit que Nicole est jeune mais elle prend son bras.

Cette nouvelle inédite pourrait laisser entrevoir les sentiments que Léna Zonina provoque en tant que tierce personne chez Simone de Beauvoir, et peut-être éclaire-t-elle aussi en partie les rapports que Beauvoir entretenait avec des autres jeunes maîtresses de Sartre, telles que Liliane Siegel,²²⁾ Evelyne Rey. En tout cas, la sympathie exprimée pour Léna Zonina dans la narration de *Tout compte fait* témoigne d'une nouvelle forme de trio, trio plutôt paisible entre un vieux couple et une jeune femme.

Conclusion

Comme le prévoit Antoine Roquentin, héros de *La Nausée* : «Mais il faut choisir : vivre ou raconter», une distance se trouve entre ce qui est écrit et la réalité. Françoise Rétif explique aussi la nature ambiguë de la narration autobiographique qui repose sur «l'illusion de la coïncidence entre le Je réel et le Je du récit — coïncidence impossible ne serait-ce que parce que l'on passe d'un univers (celui de la réalité) à un autre (celui de l'énonciation de la réalité).»²³⁾

L'analyse des cinq portraits féminins nous montre que la narration des *Mémoires* de Simone de Beauvoir a aussi sa propre logique : mise en scène, censure, choix esthétique, mais aussi qu'elle trahit parfois l'émotion très forte du je-narrant. Pourtant, nous avons l'impression aussi que, dans la manifestation de certains sentiments, les romans vont parfois plus loin que l'autobiographie chez Simone de Beauvoir.

En un sens, l'image du couple Sartre-Beauvoir, couple légendaire du siècle, ou l'image de la "famille" solidaire, provient de la construction littéraire dans l'espace autobiographique, comme Beauvoir elle-même l'évoque d'ailleurs dans la conférence donnée au Japon en 1966 : «écrire une autobiographie, c'est vraiment re-créeer des événements qu'on

a derrière soi sous forme de souvenirs.»²⁴⁾ Ce qui est en jeu est donc non seulement la diplomatie et la discrétion, éléments indispensables dans l'autobiographie, mais aussi la création littéraire.

Notes

Abréviations

FA : *La Force de l'âge*, Gallimard, 1960, Folio, tirage 1991.

FC I et II : *La Force des choses*, Gallimard, 1963, Folio, tirage 1990.

TCF : *Tout compte fait*, Gallimard, 1972, Folio, tirage 1991.

CA : *La Cérémonie des adieux*, Gallimard, 1981, Folio, tirage 1991.

JG : *Journal de guerre*, Gallimard, 1990.

LS I et II : *Lettres à Sartre*, Gallimard, 1990.

I : *L'Invitée*, Gallimard, 1943, Folio, tirage 1997.

MM : *Malentendu à Moscou* (nouvelle inédite) in *Roman20/50*, juin 1992, N°13, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle Lille III.

LC I et II : Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres*, Gallimard, 1983.

1) Raymond QUENEAU, *Journaux*, Gallimard, 1996, p. 767.

2) Annie COHEN-SOLAL, *Sartre*, Gallimard, 1985, Folio, tirage 1999, p. 197.

3) Deirdre BAIR, *Simone de Beauvoir*, Fayard, 1991, p. 218.

4) Pour les lettres des années 1933-1934 qui manquent, la biographe Deirdre Bair rapporte ainsi, en se reposant sur le témoignage de Simone de Beauvoir : «Ses lettres fourmillaient de détails sordides sur leur idylle et sur les commérages de l'Institut français ; Beauvoir lui renvoyait la balle en lui racontant les intrigues dont elle était témoin chez ses collègues à Rouen ou chez leurs amis à Paris.» *Ibid.*, p. 218.

5) Voir JG, pp. 86-87, pp. 190-191, pp. 234-235 et LS I, pp. 340-341.

6) Voir LS I, p. 185.

7) Voir JG, p. 149.

8) Deux prénoms pseudonymes, Martine et Cécilia, semblent venir du poème de Jean Wahl sur Colette Gibert: «Martine, l'écolière, que j'appelais Cécilia». Voir LC I, p. 184. Or, un des biographes de Sartre, Denis Bertholet préfère l'appeler "Colette X.", choix de la délicatesse

face à cette histoire Sartre-Colette Gibert, un peu trop crue. Voir Denis BERTHOLET, *Sartre*, Plon, 2000.

9) Voir *LS I*, pp. 62-63.

10) Sur leur correspondance, voir Geneviève IDT, Jean-François LOUETTE, *Sartre et Beauvoir : «Voilà de la lettre ou non?»*, in *Expérience limites de l'épistolaire*, textes réunis et présentés par André Magnan, Honoré Champion, 1993.

11) Michèle Le Dœuff remarque dans cette histoire le comportement en tyran littéraire de Sartre qui dénie à autrui le même droit de raconter. Voir Michèle LE DŒUFF, *L'Etude et le rouet*, Seuil, 1989, pp. 203-216.

12) Henri Perron, personnage-écrivain à qui la romancière prête souvent son expérience dans *Les Mandarins*, se dit : «En un sens, la littérature est plus vraie que la vie». (Simone de BEAUVOIR, *Les Mandarins I*, Gallimard, 1954, Folio tirage 1997, p. 442) En effet, ce problème nous rappelle une fameuse idée exprimée par André Gide ou par François Mauriac : "la vérité est dans le roman". Voir Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. "Points", 1975, 1996, p. 41.

13) Wanda est appelée Tania Zazoulitch dans *Lettres au Castor et à quelques autres*.

14) Voir Deirdre BAIR, *op. cit.*, p. 241.

15) Sur cette situation assez curieuse, voir Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, Gallimard, nouvelle édition augmentée d'un carnet inédit, 1995, p. 649 et Isabelle GRELL-FELDBRÜGGE, *La Création de quelques personnages dans Les Chemins de la liberté (L'Age de raison, Le Sursis, La Mort dans l'âme, La Dernière chance) de Jean-Paul Sartre. Étude génétique*, thèse soutenue en 2001 à l'Université de Grenoble III, p. 192. Notons que lire les lettres des autres à la dérobée est une des scènes fréquentes dans les romans de Simone de Beauvoir. Xavière lit les lettres de Labrousse et de Gerbert adressées à Françoise dans *L'Invitée*. Dans *Les Mandarins*, également, Anne lit le courrier que Lewis a reçu de ses éditeurs pendant qu'il prend sa douche.

16) Hélène de BEAUVOIR, *Souvenirs*, Séguier, 1987, pp. 115-116.

17) Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 129.

18) Deirdre BAIR, *op. cit.*, p. 266.

19) «On projeta aussi à Paris cette année-là *Le Docteur Jekyll* de Rouben Mammoulian, M. de Fritz Lang, *A nous la liberté, L'Opéra de quat' sous*» (FA, p. 129).

20) Deirdre BAIR, *op. cit.*, p. 350.

21) En 1946, Sartre écrit au Castor : «Sa passion m'effraye littéralement, surtout que je ne suis

pas fort dans ce domaine, et elle l'emploie uniquement à se nuire mais elle peut être d'une candeur et d'une innocence d'enfant quand elle est heureuse» (LC II, p. 335).

22) Pour savoir les rapports de Simone de Beauvoir avec les jeunes maîtresses de Sartre, voir aussi le témoignage de Liliane Siegel. Liliane SIEGEL, *La Clandestine*, Maren Sell, 1988.

23) Françoise RETIF, *Simone de Beauvoir L'autre en miroir*, L'Harmattan, 1998, p. 132.

24) Simone de BEAUVOIR, "Mon expérience d'écrivain", in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir* par Claude FRANCIS, Fernande GONTIER, Gallimard, 1979, p. 451.